

# MARTOR



---

Title: "Les espaces de l'identité"

Author: Șerban Anghelescu

How to cite this article: Anghelescu, Șerban. 2003-2004. "Les espaces de l'identité" *Martor* 8-9: 33-39.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## Les espaces de l'identité

Șerban Anghelescu

L'exil, qu'il soit temporaire ou définitif, imposé ou volontaire, collectif ou individuel, oblige les personnes concernées à l'abandon de leurs biens et de leur famille, à la perte de leurs droits de citoyens et surtout à l'abandon d'un territoire avec lequel, jusqu'à ce moment-là, ils avaient été solidaires, qu'ils avaient organisé et qu'ils avaient cultivé et lequel contient de plus, les tombes de leurs ancêtres, offrant ainsi de la profondeur à travers le temps et surtout la stabilité extrême des trépassés, aboutissant en fin de compte à être une propriété qui te possède, vraie identité inscrite dans l'espace. Au sens stricte du mot, on a affirmé souvent que l'espace n'est qu'un vide peuplé lieux. Ces derniers, limités, déterminés, contiennent l'identité des habitants des lieux. L'espace segmenté et structuré des Indiens Zuñi, décrit par Frank N. Cushing est cité par Ernst Cassirer dans sa *Philosophie des formes symboliques* en tant qu'exemple d'organisation définitive du monde: «La totalité de l'espace est divisée en sept régions, le nord, le sud, l'ouest et l'est, le monde supérieur et le monde inférieur et finalement le milieu, le centre du monde et chaque être possède une place et une seule, dans cette organisation générale, qui lui est assignée une fois pour toutes. Les éléments de la nature, les matières du corps et les différentes phases d'un processus se différencient selon les différentes perspectives of-

ferentes par cette division. Au nord appartient l'air, au sud le feu, à l'est la mer, à l'ouest l'eau, le nord est la patrie de l'hiver, le sud – celle de l'été, l'est – celle de l'automne et l'ouest – celle du printemps. Les divers états des hommes, les professions et les fonctions officielles entrent également dans ce schéma fondamental: la guerre et le guerrier appartiennent au nord, la chasse et le chasseur à l'ouest, la médecine et l'agriculture au sud, la magie et la religion à l'est.» (Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, Paris, Édition de Minuit, 1986, vol. II (*La pensée mythique*), p. 113. Les habitations des proto-Indo-Européens étaient des espaces closes. Les mots roumains *grădină* (jardin) et *gard* (clôture) font, même de nos jours, la preuve linguistique du sens de la délimitation. L'ancien mot slave *gradu* signifiait à la fois: citadelle, cité, jardin. L'espace clos est celui de la domesticité, de la civilisation (lat. *urbs*), tandis que l'espace ouvert, *câmpia*, (le champ, lat. *rus*), appartient à l'état sauvage. (Bernard Sargent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995.) L'ancienne opposition du *dehors* et du *dedans* a marqué maintes fois le monde par la ségrégation. Les habitants de la maison, de l'État, de la ville, de l'empire sont déjà civilisés, consacrés, sujets des lois, tandis que ceux de l'extérieur, les étrangers, les sauvages, les barbares, eux, ils représentent la

menace perpétuelle du chaos. Les habitants de l'espace clos incarnent l'ordre politique et cosmique, tandis que les étrangers, ceux tellement différents et bizarres, eux, ils ne peuvent représenter un autre type d'ordre, puisque l'ordre, lui, il est unique. Il est celui des habitants de l'espace intérieur; quant au reste, à ceux de la périphérie par rapport au centre occupé par les habitants de l'espace clos, ceux-là, ils ne sont tout à fait des humains. Evidemment nous y considérons une vision archaïque. Elle n'a jamais fonctionné de manière absolue, mais il suffit d'y invoquer la situation des éphèbes athéniens selon l'interprétation de Pierre Vidal-Naquet, pour comprendre l'existence marginale du jeune-homme, ainsi que l'ambiguïté de la situation de celui qui, avant d'être définitivement accepté dans la catégorie des adultes mariés et armés, défend les frontières de la cité, étant considéré *peripolos*, celui qui rôde autour de la cité. (Pierre Vidal-Naquet. *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1981). Les jeunes Lacédémoniens étaient, probablement, obligés à mener une vie complètement différente de celle de l'hoplite, justement pour assumer cette existence sauvage, antérieure à la civilisation à laquelle ils allaient s'intégrer. A l'extérieur de la ville, dans cet espace-là, il y avait un recul dans le temps; cette régression à travers le temps avait le rôle d'assurer à l'initié une connaissance pratique de l'humanité dans son entier, sauvage et cultivée à la fois. En tant qu'initiation tardive, le retour d'Ulysse de Troie place le héros entre l'animalité et la divinité pas seulement pour faire ressortir l'humanité, en tant que terme moyen des deux extrêmes dont on a déjà parlé, mais aussi en vue d'obtenir l'expérience nécessaire à l'être humain complet. Sois fauve ou vis dans la proximité immédiate du monde sauvage, sois dieu ou vis dans la proximité des dieux, mais choisis constamment la condition moyenne qui est celle humaine !

Hérodote nous fait savoir la hiérarchie ethnique des Perses anciens. La valeur des étrangers décroît par rapport à la distance face au centre où eux, les Perses demeurent. Ces derniers se considèrent les humains par excellence: «Ils estiment

entre tous, après eux-mêmes, les peuples qui habitent le plus près d'eux; en seconde ligne, ceux qui sont au second degré d'éloignement; puis, graduellement, ils mesurent leur estime en proportion de la distance, et font le moins de cas de ceux qui habitent le plus loin d'eux; leur pensée est qu'ils sont eux-mêmes de beaucoup les meilleurs des hommes sous tout rapport, que les autres tiennent à la vertu dans la proportion que nous disons, et que les plus éloignés d'eux sont les pires.» (Hérodote, *Histoires, Fondation et progrès de l'empire perse: Histoire de Cyrus*, Paris, Belles-Lettres, 1932, livre premier, p.133). Il y a aussi une opinion contraire, qui inverse les rapports entre l'espace et la valeur. La périphérie du monde, comme anneau qui contourne pratiquement toutes les régions habitées, semble pouvoir contenir toutes les matières rares et riches, les êtres vivants étranges et uniques, les hommes les plus beaux. «En Inde les quadrupèdes et les oiseaux ont des dimensions gigantesques; l'Arabie, le dernier pays peuplé du Sud, produit des encens, du myrrhe, de la cannelle; il y a là des moutons aux queues immenses, lesquelles toutes liées se trouvent dans des brouettes fabriquées par les bergers; à l'extrême Ouest habité les hommes de l'Éthiopie sont les plus grands, les plus beaux et les plus longévifs du monde entier.» (Hérodote, le III<sup>e</sup> livre, passim). Les confins presque fabuleux de la terre peuplée, difficiles à atteindre, contiendraient, selon les idéologies mythiques, soit la misère ultime, la monstruosité et la désorganisation, puisque le pouvoir ordonnateur du centre relâche jusqu'à son anéantissement, soit, tout au contraire, ils représenteraient une sorte de refuge ultime des êtres rares et un pot aux parfums merveilleux, mais presque introuvables, comme si la perfection se retirait et se cachait.

Jusqu'à une époque tardive on a situé le mal extra muros. Nicolae Iorga signalait lors de ses voyages les destinations, à ce moment donné, des monastères des environs de Bucarest. «Au Văcărești, construit sur la commande de Nicolae-Vodă Mavrocordat, une merveille d'art de son temps

abrite les voleurs; Marcutza – les fous, au Pantelimon de Grigore Ghica le II<sup>d</sup>, une imitation d'ancien château occidental bâti sur cette terre levantine, à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, abrite les incurables» (N.Iorga: *«Drumuri și orase din Romania»*, Bucaresti, Minerva, 1904, p.118). Iorga est mentalement préparé à voir dans la périphérie citadine l'informe et l'hybride. En route vers Bucarest, le crépuscule est magnifique, berçant les champs à droite et à gauche de la chaussée Pantelimon. Cette perfection picturale est celle d'un paysage vidé de gens, tandis que l'itinéraire proprement-dit est peuplé des exemplaires souffrant des infirmités passagères ou définitives, auxquelles s'ajoutent le bétail ainsi que les cochons morts ou ceux qu'on menait à l'abattoir: «Des imberbes fatigués, des vieux munis des bâtons nouveaux tâchant à reconnaître leur route, des chars bourrés de décolleurs-charcutiers menant des porcs aux poils hérissés, qui gisaient sur des planches, de grands chariots aux ivrognes...» L'agglomération rhétoriquement admirable tout le long d'un chemin périphérique tient de cette sorte d'observation, laquelle fait la sélection des images à partir du type de modèle mental, dont on a déjà parlé.

Il y a une faille dans la neutralité infinie de l'espace, une finitude qu'on appelle lieu. Le lieu a des confins nets à lui qui le séparent d'un autre lieu. Les donations et les legs moyenâgeux enregistrent en tant que démarcations: des promontoires, des marécages, des arbres, des vieux tilleuls, des frênes, des rouvres, des poiriers, par exemple, ainsi que des accidents de l'écorce terrestre tels: des fosses, des buttes, des poteaux, des rivières, des tombes, tout comme tant d'autres formes éphémères, mais investies d'une vie éternelle, par des formules rituelles. La terre léguée ou donnée par acte de donation serait la possession de la famille légataire ou donataire. Les fils, les petits-fils, les arrière-petits-fils auraient dû rester à tout jamais, de façon idéale, les maîtres de cet espace contenu par des limites consacrées; tous ceux qui oseraient modifier ou détruire ladite propriété seraient les sujets de la malédiction

selon laquelle tant leurs âmes que leurs corps seraient mis à mort pour avoir péché. Les félons auraient partagé le sort de Judas et d'Arius et ils seraient frappés par l'anathème des 318 Saints Pères de Nicée. La durée infinie de la possession réclame une mise en page définitive. L'objet de la possession est fini, tandis que la durée de cette même possession est virtuellement infinie. L'identité d'une famille ainsi que celle d'un monastère était inscrite dans l'espace d'une force terrible. Par rapport à cet attachement sacré au sol, la perte de la possession des lieux pouvait avoir la signification d'un exil parfait, en raison de la détérioration de la chaîne, qui unissait les ancêtres aux descendants. L'immobilité énoncée dans les anciens documents a été contredite par les vicissitudes de la réalité. Nous comparerons la situation de la propriété immuable, suite d'un édit, telle qu'elle apparaît dans les documents roumains de legs ou de donation à celle existante jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle en Occident: «La mobilité des hommes du Moyen Age a été extrême, déconcertante. Elle s'explique. La propriété comme réalité matérielle ou psychologique est presque inconnue du Moyen Age. Du paysan au seigneur chaque individu, chaque famille n'a que des droits plus ou moins étendus de possession provisoire, d'usufruit. Non seulement chacun a au-dessus de lui un maître ou un ayant droit, plus puissant, qui peut par violence le priver de sa terre – tenure paysanne ou fief seigneurial – mais le droit, lui-même reconnaît au seigneur la possibilité légitime d'enlever au serf ou au vassal son bien foncier, à condition de lui concéder un autre équivalent, parfois très éloigné du premier. Seigneurs normands passés en Angleterre, chevaliers allemands s'installant à l'est, féodaux de l'Île de France conquérant un fief dans le Midi à la faveur de la croisade contre les Albigeois, ou en Espagne au rythme de la Reconquista, croisés de tout poil qui se taillent un domaine en Morée ou en Terre Sainte, tous s'expatrient aisément, car à peine ont-ils une patrie... Individuelle ou collective, l'émigration paysanne est un phénomène de la démographie et de la société médiévales. Sur

les routes, chevaliers, paysans, rencontrent les clercs en voyage régulier ou en rupture de couvent – tout ce monde des moines gyrovagues, contre qui conciles et synodes légifèrent en vain – les étudiants en marche vers les écoles ou universités célèbres – un poème du XIII<sup>e</sup> siècle ne dit-il pas que l'exil (*terra aliena*) est le partage obligatoire de l'écolier? – les pèlerins, les vagabonds de toute sorte.

Sur cette terre d'exil, l'homme n'est qu'un pèlerin perpétuel, tel est l'enseignement de l'Eglise qui a à peine besoin de répéter la parole de Christ : «Laissez tout et suivez-moi.» (Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris Arthaud, 1967, p.172.). L'errance, l'absence d'un lieu stable, définitoire à tout jamais ont été considérées sans faute, à travers les âges, un mal, un châtement, une malédiction. Bannis, fugitifs, parsemés partout à travers le monde, esclaves dans des pays étrangers les protagonistes de l'Ancien Testament traversent tant l'exil que l'approche de la promesse divine de pouvoir se fixer à tout jamais dans un pays d'une fécondité éternelle. Adam et Eve expulsés de l'Eden quittèrent ce jardin d'où, sans le moindre effort et sans l'ombre de peine, ils pouvaient cueillir tout ce qu'ils voulaient, et ils découvrirent les douleurs de l'enfantement, tout comme l'effort d'obtenir des fruits de la terre à la suite des labeurs. La culture de la terre demande la sueur et le sang des laboureurs pour une meilleure fécondation du sol. Dieu dit à Caïn, l'homicide: «Tu seras errant et vagabond sur la terre» (*Genèse*, 4, 12). De même les bâtisseurs de la tour de Babel ont été parsemés partout dans le monde; Abraham à son tour reçoit l'ordre divin de l'exil: «Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir.» (*Genèse*, 12, 1). Moïse, lui, âgé de trois mois seulement, il fut abandonné au bord du fleuve, et puis, il **quitta** l'Egypte pour Madian. Le roi David, lui aussi, il est un fugitif, tâchant d'échapper à la colère de Saül. Le fugitif par excellence semble être, quand même, Jacob qui dut répondre à la question du pharaon: «Combien d'années a duré ta vie? La

durée de mes migrations a été de cent trente ans!» (*Genèse* 47, 8, 9). Les expériences capitales de Jacob, sa vision de l'Escalier et sa lutte avec l'ange, toutes, elles se déroulent pendant son voyage dans un territoire inhabité, tout comme dans la solitude du voyage.

L'installation avec tous les droits dans un certain lieu est marquée physiquement et symboliquement, par l'enterrement. Selon l'Ancien Testament la tombe symbolise l'établissement indiscutable, l'immobilité, la consubstantialité du corps défunt à la terre. Abraham demande aux fils de Heth de lui vendre un lieu d'enterrement pour sa femme Sarah: «Je vis avec vous, dit-il, comme un émigré et un hôte. Cédez-moi une propriété funéraire parmi vous, pour que j'ensevelisse la morte qui m'a quitté. Les fils de Heth répondirent à Abraham en ces termes: Ecoutez-nous, mon seigneur. Dieu a fait de toi un chef au milieu de nous, ensevelis ta morte dans le meilleur de nos tombeaux. Aucun de nous ne t'interdira son tombeau pour la sépulture de ta morte. Abraham se leva pour se prosterner devant le peuple du pays, les fils de Heth. Il leur parla en ces termes: Si réellement la morte qui m'a quitté, doit être avec vous, dans un tombeau, écoutez moi et intercédez pour moi auprès d'Ephrôn fils de Cohar, pour qu'il me cède la caverne de Makpela qui lui appartient à l'extrémité de son champ. Qu'il me la cède pour sa pleine valeur à titre de propriété funéraire parmi vous.» (*Genèse*, 23, 4-10). Abraham fait une distinction nette entre le don et la propriété qu'il est en train d'acheter. La place de la tombe sera formellement délimitée de celles des gens du pays et justement elle constituera le noyau de l'établissement au Canaan, une terre des morts, pas des vivants. Abraham, patriarche déjà, sera enterré lors de sa mort à côté de Sarah. Jacob, lui, il meurt en Egypte. Sur son lit de mort le patriarche bénit ses fils et il leur ordonne en la proximité immédiate de la mort: «Je vais être réuni à mon peuple. Ensevelissez-moi auprès de mes pères, dans la caverne au champ d'Ephrôn, le Hittite, dans la caverne du champ de Makpela, face à Mamré au pays de Canaan, le champ acquis

par Abraham d'Ephrôn le Hittite à titre de propriété funéraire. C'est là qu'on a enseveli Abraham et sa femme Sarah, c'est là qu'on a enseveli Isaac et sa femme Rébecca, c'est là que j'ai enseveli Léa.» (*Genèse* 49, 29-32). Joseph mort en terre étrangère, embaumé d'après la coutume égyptienne et mis dans son cercueil, serait enterré, tout en respectant sa volonté dernière, auprès de ses ancêtres. C'est Moïse, qui portera ses os pendant l'Exode. L'Exil prend vraiment fin lors du retour du corps du dé-



funt en question dans le pays et son inhumation ou sa réinhumation. De retour dans sa terre natale, il est réuni maintenant aux siens, après la séparation volontaire ou involontaire d'avec son espace d'origine de son vivant. Ça veut dire qu'on devient propriétaire d'une terre grâce à une lignée de morts qui y dorment, et on est, suivant la tradition, la propriété de cette même terre, qui engloutit d'un air maternel ses seigneurs. Du point de vue symbolique il s'agit d'un seul corps nourri de sang, de sueur et des larmes et soutenu par les os des aïeuls et des bisaïeuls gisant dans cette même terre qui nous rassasie.

Le personnage José Arcadio Buendia, le fondateur du village Macondo, du roman *Un siècle de solitude*, de Gabriel Garcia Marquez, dit à sa femme Ursula: «On est de nulle part, tant qu'on n'a pas de mort enseveli dans une terre certaine.» Il nous faut un lien profond, viscéral, pour avoir la qualité d'autochtone. La métaphore de la racine pénétrante dans des lieux invisibles, ainsi que la fixité du végétal ont un sens tout à fait différent de celui de la mobilité de l'homme et des animaux qui parcourent de vastes surfaces. Du

point de vue figuré, les gens qui ont le sentiment d'être attachés viscéralement à des endroits qu'ils sentent être les leurs, perçus comme tels, sont, sans doute, pareils à la végétation, aux herbes et

aux fleurs des ces lieux. L'existence d'Ulysse, cet explorateur des territoires mythiques, a, quand même, son point fixe, pas du tout aléatoire. Il s'agit de son lit, que seulement un dieu pourrait déplacer; ce lit achevé de la propre main d'Ulysse d'un tronc vigoureux d'olivier, dont les racines font ce lien vraiment stable avec

la terre, tant reposante et féconde. Le retour du héros est parfaitement exemplaire. Ulysse embrasse rituellement la terre natale et puis, d'un autre geste rituel, les bras largement ouverts, il implore les naïades. Après une si longue séparation, ses premiers gestes de rattachement sont ceux envers la terre et les divinités protectrices du lieu. La réintégration dans sa propre famille menacée par les galants est de loin plus compliquée. La déesse Athéna métamorphose le héros en vieillard couvert de guenilles, dégoûtant. Laid, vieux et gueux, Ulysse rentre progressivement sur son domaine. Il se dirige premièrement vers l'espace marginal des domestiques, plus précisément vers la maison d'Eumée, le gardien des cochons. C'est d'ici qu'il commencera la reconquête des positions centrales. Quoiqu'adulte et sujet aux dures épreuves, champion des voyages initiatiques extramundans, Ulysse réagira en éphèbe, lequel, comme nous l'avons déjà mentionné, était contraint, par le code des rites de la cité, à assumer, un certain délai au moins, la position d'être marginal, „barbare“, avant de pénétrer et de s'installer au centre. Nous sommes les témoins de la

restauration de l'identité occultée en raison d'une si longue absence. Pendant le rinçage des pieds du vieil étranger, la nourrice d'Ulysse reconnaît la cicatrice d'une ancienne blessure, qu'un sanglier avait fait à son maître. Même si cet épisode de la chasse ne soit qu'une interpolation, thèse qu'on a déjà soutenue, il est parfaitement justifié dans la logique de cette découverte du rétablissement dans la famille. Autolykos, l'oncle du héros, apparaît dans cette histoire en tant que «parrain» de celui-ci, car il reçoit le nouveau-né sur ses genoux, il lui donne un nom et plus tard ses propres fils organisent pour Ulysse une chasse dans les forêts du Parnasse. Le jeune Ulysse abat un sanglier qui lui blesse le pied. L'idéologie indo-européenne attribuait une signification distincte à la chasse des jeunes aristocrates. L'abattage de la première proie représentait une étape nécessaire dans l'initiation militaire. Ulysse, marqué déjà de ce signe indélébile porté par l'initié des sociétés anciennes, sera fêté de son retour en Ithaque. Le souvenir de cette heureuse et victorieuse rentrée, face au danger mortel du retour, peut être considérée une contrainte magique de la réalité. De plus, ce rétablissement dans l'espace natal, après une longue absence se réalise dans l'Odyssée par le rappel à la mémoire de la naissance et de l'initiation, de façon que l'absent serait venu au monde pour une seconde fois, en oubliant l'éloignement.

L'identité des civilisations sédentaires comprend d'une manière obligatoire un territoire stable. Les peuplades nomades, en perpétuel mouvement, ne peuvent pas être inscrites dans des contours fixes. Dans sa célèbre description des Huns, Ammianus Marcellinus soutient qu'il soit impossible à établir le lieu d'où un individu quelqu'onque est originaire, car les Huns, étant conçus dans un espace, naissent dans un autre et, de plus, sont élevés dans un troisième, tout à fait différent de celui de la naissance. On associe la discontinuité géographique à l'instabilité mentale, à l'absence de la loyauté et à l'ambiguïté du langage. Dans l'absence des maisons, de la religion et de l'autorité royale, les Huns de Marcellinus mènent

leur vie dans une cavalcade sans fin, étant plus rapprochés des fauves que des êtres humains, puisqu'ils ne connaissent pas ce que c'est la stabilité d'une habitation, la seule qui peut rendre possible l'existence des formes fixes, des structures et des traditions. (Ammianus Marcellinus, *L'Histoire romaine*, le XXXI<sup>er</sup> Livre, 2, 12). L'identité individuelle ou celle du groupe est projetée dans l'espace. À la suite de leur installation sur le sol, sur un certain territoire, on marque la distinction entre les gens de la périphérie et ceux du centre; entre les dieux, habitants des hauteurs, et les hommes des plaines; entre les lieux des hommes et ceux des divinités sylvestres ou champêtres etc. Il y a aussi une disposition mentale selon laquelle on s'y prend à l'inverse. Ça veut dire que l'espace d'origine et son climat à lui produisent nécessairement des corps et des tempéraments différents. Dans son traité de médecine *Sur l'air, les eaux et les lieux*, Hippocrate range les gens d'après les lieux où ils ont vu le jour et ceux où ils vivent: «Il y a des constitutions qui ressemblent à des régions montagneuses, sylvestres et humides; il y a d'autres gens dont la constitution ressemble à une région aride et sèche; il y en a qui ressemblent aux prés et aux marais, d'autres pareilles aux champs et aux régions dépourvues de parures et tariées.» Les gens des régions arides et rudes seront secs et décharnés, nerveux et poilus, doués pour l'artisanat et pour les guerres, tout à fait différents de ceux des régions humides et au climat plus doux. Ces derniers seront gros, asthéniques et sans le génie de l'artisanat. L'appropriété du climat et la sécheresse du sol sont à l'origine des natures énergiques et dures. La douceur de la terre est la raison de l'apparition des gens plus mous.

2300 ans après, le Roumain Nichifor Crainic note une nuance particulière dans le caractère autochtone de son peuple. Les Roumains sont, pour lui, le produit naturel et unique de l'environnement; ils ne sont pas accouchés par des femmes, tout au contraire, eux, ils poussent des pierres, de l'air et de la terre: «L'apparition de notre peuple dans son propre espace et un

phénomène tout à fait naturel, pareil au jaillissement des sources d'eau des sommets des Carpates. Le natif appartenant à ce type autochtone croît du paysage tout pareil au blé, au chêne, au vautour. Lui, il est le microcosme où trouvent leur valeur les millénaires roumains, ainsi que les forces chimiques et physiques de son environnement d'origine.» (Nichifor Crainic, *Spiritul autohton în Ortodoxie și etnocrăție*, București, Cugetarea, 1938, p. 186). Les énormités de Nichifor Crainic gardent leur saveur archaïque, mais contrairement aux données d'une exactitude technique de Hippocrate, cette solidarité du Roumain avec son environnement, sans exceptions, lui permet de voir apparaître des exemplaires nobles! De cette terre roumaine paraissent par degrés ascendants: le blé, le chêne et le vautour. Mais rien sur la betterave, les navets, le saule et le moineau...

Lucian Blaga, le théoricien du style, révèle un horizon de l'espace inconscient, qui serait la caractéristique de chaque culture: «Il y a une différence entre le paysage réel, kaléidoscopique, où une âme peut trouver, par hasard, asile, et l'horizon de l'espace inconscient, ce menhir qui tient tête à toutes sortes de vicissitudes.» (L. Blaga, *Trilogia culturii*, București, ELU, 1969, p.49). Le gain d'une telle situation de l'esprit dans les zones profondes du psychisme n'est pas tant d'ordre scientifique, que moral. C'est ici que fait son apparition la forteresse ineffable, inexpugnable de la personnalité ethnique. Sans tenir compte du paysage réel, accessible à la conscience, en dépit des contacts culturels aliénants, le paysage abyssal, une fois constitué, demeure immuable par ses propres lois, hors la connaissance scientifique proprement dite. La différence, on ne peut plus la perdre. L'exil devient impossible. Nous sommes ainsi plus proches des stoïciens. Sénèque écrivait dans ses lettres à Lucilius: «Quand vous seriez relégué au bout du monde ou confiné dans le fond de la Barbarie, vous vous trouveriez bien partout où vous feriez votre demeure; cela dépend plus de l'hôte que de la maison; aussi ne

doit-on attacher son affection en aucun endroit. Il faut vivre dans cette persuasion, que nous ne sommes pas nés pour être fixés dans un petit coin de terre et que tout le monde est notre pays.» Le philosophe stoïque parvenu à l'ataraxie ne peut plus être bouleversé par des conjonctures vacillantes. L'exil ne peut plus être pour lui une souffrance, car son âme est devenue autonome et inaltérable. Cette doctrine de l'antiquité pourrait aller comme un gant à la globalisation d'aujourd'hui. L'exilé profilé dans les essais lyriques de Cioran assume la liberté mortelle de renoncer dramatiquement à sa patrie d'origine, tout comme à toutes les servitudes héritées de la sorte.

L'exil dévastateur pour un paysan et pour Ulysse aussi, dont l'humanité était définie par la solidarité de famille, de voisinage et de terre, concevant l'éloignement en termes de malédiction: «N'aies plus de trêve et sois errant d'un pays à l'autre!» – perd finalement son sens dans les termes discutés jusqu'ici. L'exemple c'est juste Chiara Louise Gordon, interviewée par la revue *Martor*. Elle naquit en Italie en tant que fille d'une famille d'Anglais, résidant ultérieurement en Belgique: «J'ai fait mes études en français, puisqu'on parlait anglais chez nous... Je suis restée à Bruxelles jusqu'à 18 ans, c'est-à-dire toute ma vie... Je crois être plutôt Belge qu'Anglaise... Ça m'est égal que je sois l'une ou l'autre. Je ne ressens plutôt rien, c'est-à-dire je n'ai pas ce sentiment de patriotisme... Il ne vaut pas te sacrifier pour un pays ou un autre», c'est la conclusion de Chiara. C'est encore dans notre proximité immédiate l'époque où une existence pareille aurait été monstrueuse aux yeux des gens, dont l'éducation avait eu pour fondement le patriotisme, gens qui vivaient dès leur plus tendre enfance le sentiment de vénération envers les valeurs presque divines de la patrie. De nos jours la situation de l'apatride psychique tourne vers la normalité.

Traduit par Antoaneta Alexandru